



Reinaldo ARENAS, «Le poète»

Reinaldo ARENAS, «El poeta»

Reinaldo ARENAS, «The Poet»

---

Traducido por NICOLAS BALUTET

Université Polytechnique Hauts-de-France. Institut Sociétés et Humanités. Le Mont-Houy.  
59313 Valenciennes cedex 9 (France).

Dirección de correo electrónico: [nicolas.balutet@uphf.fr](mailto:nicolas.balutet@uphf.fr)

ORCID: <https://orcid.org/0000-0002-3429-9202>

Recibido: 2/5/2020. Aceptado: 11/9/2020.

Cómo citar: Arenas, Reinaldo, «Le poète», trad. Nicolas Balutet, *Hermēneus. Revista de Traducción e Interpretación*, 23 (2021): 643-652.

DOI: <https://doi.org/10.24197/her.23.2021.643-652>

---

## PRESENTACIÓN DEL TEXTO TRADUCIDO

Reinaldo Arenas (1943-1990), mundialmente conocido por su autobiografía *Antes que anochezca* que el director Julian Schnabel transpuso al cine en 2000 con Javier Bardem en el papel principal, es uno de los mayores escritores cubanos de la segunda mitad del siglo XX. Conocido sobre todo por sus novelas y poemas, es también el autor de cinco textos dramáticos («Traidor», «El paraíso», «Ella y yo», «El Reprimero» y «El poeta») escritos entre 1973 a 1985 y reunidos en *Persecución* en 1986. Cada pieza, que trata de la represión política y sus consecuencias en la vida de los protagonistas, corresponde a un acto distinto porque, según el mismo Arenas (1986: 5), «se enlazan unas con otras como fragmentos de un todo que se puede armar o desarmar de diferentes maneras». Si toda la obra de Reinaldo Arenas fue traducida a varios idiomas, *Persecución*, por su carácter marginal en la producción del escritor, resulta poco conocida por el gran público y merece más atención crítica. En las líneas siguientes, se propone la primera traducción al francés del último acto de la pieza, «El poeta» (pp. 59-67), en el que se afirma el triunfo sobre el totalitarismo gracias a la palabra: «no partir sin antes decir, dejar, estampar en la eternidad, o donde sea, la verdad sobre la porción de horror que hemos

padecido y padecemos (...) nuestro unánime e intransferible grito» (Arenas, 1986: p. 62).

#### «LE POÈTE»: TEXTO TRADUCIDO AL FRANCÉS

##### *Personnages :*

Le poète.

Le chœur.

Le poète est interprété par le vieillard de la cage (Deuxième Acte). Mais, au lieu de porter la corde au cou, il la tient dans une main ; dans l'autre, il a le cartable avec ses manuscrits. Le poète commencera à lire sur scène ces manuscrits (qui sont la pièce théâtrale qui se joue) et il les jettera peu à peu n'importe où. Parfois, pendant qu'il déclame son monologue, il prendra une feuille par terre ou dans son cartable comme pour s'assurer que ce qu'il dit est correct ou pour aider sa mémoire. Il est important de souligner le rajeunissement du poète en pleine scène, à mesure qu'il prononce son discours. Ainsi, à son entrée, c'est un vieillard barbu et hirsute qui marche avec difficulté ; puis il se transforme en un homme d'une cinquantaine d'années ; ensuite, en un autre de quarante ans. Enfin, presque à la conclusion du texte, c'est un jeune homme svelte et dynamique. Pour tout cela, on comptera sur la complicité des lumières et des costumes. Les cheveux passeront du blanc au noir, les yeux gagneront peu à peu en éclat. Au début, l'acteur peut porter une cape dont il se défera par la suite. De même, la barbe disparaîtra à un moment opportun.

Le chœur sera composé de tous les acteurs des actes précédents. Les membres portent les vêtements caractéristiques de leur personnage. Le chœur apparaîtra seulement à la fin de l'œuvre.

##### *Décor :*

Le même que dans l'acte précédent. Mais l'écran sera au début absolument noir et s'éclairera peu à peu lentement, de sorte qu'à la fin de l'acte, quand le poète dit « *Mon triomphe* », l'écran soit d'une blancheur resplendissante.

La pièce commencera avec la scène (toujours sans rideau) complètement obscure. On entendra une seule note du thème musical, note

insistante qui se répète, comme si elle eût été jouée par quelqu'un désirant poursuivre le thème, mais ne pouvant pas. Lumières. Le poète entre et commence son monologue. À mesure qu'il avance dans son discours et qu'il jette des feuilles n'importe où, du toit commenceront aussi à tomber des feuilles manuscrites, jusqu'à devenir, presque à la fin, une véritable pluie de papiers. Le poète (en accord avec l'interprétation du texte) se montrera ironique, passionné, sarcastique, furieux – à un moment, il prendra le palmier et le lancera contre le public ; peu importe qu'il tombe dans le couloir ou sur la tête d'un spectateur. On prendra les mesures pertinentes pour que l'arbre artificiel soit fabriqué en une matière douce... – À la fin, ou presque à la fin, le poète lancera aussi la corde au public, dans un acte (peut-être) de libération. En général, je n'ai pas voulu indiquer les moments précis où le personnage réalise telles ou telles actions afin de lui laisser une marge de liberté et d'interprétation dans son jeu. La possibilité d'adapter le texte de différentes façons dépend aussi du critère et de l'imagination de l'acteur et du metteur en scène.

LE POÈTE (il fait son entrée par un côté de la scène, avec la corde dans la main ; il s'arrête au centre, près du palmier, face au public, qu'il semble interroger ou consulter en même temps que lui-même) : Continuer ? Ne pas continuer ? Tel est le dilemme... Comment donc supporter la vexation perpétuelle qu'impose le fait d'être vivant, la certitude que bientôt nous ne le serons plus ? Comment donc supporter la file d'attente pour la viande, l'offense de la vieillesse, les discours du leader, les interrogations (les moqueries) incontestables que nous renvoie toujours le temps, la faim obligatoire et exaltée dans des restes « glorieux », la chaleur du tropique, l'horreur du tropique, les attitudes irrévocables des adolescents, la solitude sans subterfuge ni réconfort, l'humiliation du tyran, la trahison répétée de nos amis, l'assemblée hebdomadaire, la nourriture sans sel, la chemise sale, le bus archiplein, le bassin sans eau, les films bulgares, la perte de presque toutes nos haines et passions, la vie réduite à une seule dimension dans la stupeur, la persécution sexuelle, l'ostracisme sans appel, l'expropriation de nos rêves les plus minuscules, la répression la plus barbare face à la manière de s'habiller ou de se peigner, l'implantation d'un crime certain, l'escroquerie certaine dont il faut entonner les louanges infinies ? Comment supporter les chaussures en plastique, l'« Internationale », la perte des cheveux et de la dignité, l'agonie méthodique et domestique (matin, midi, après-midi, soir), les journées interminables dans les champs, l'imminente, désolante certitude d'être prisonnier, l'impuissance face à cette certitude, les

programmes de télévision, de cinéma et de radio ; la même rhétorique savourée, répétée, reproduite sur les murs, les consignes, les panneaux publicitaires, les gros titres, les haut-parleurs, les magnétophones... ? Notre inéluctable, manifeste, condition d'esclave ; le fait d'être né dans le caquetage fermée d'une île, l'effrayant abandon d'une île, la prison-prison-prison qu'est une île... Oh, la lecture du *Gramma* ! Les visiteurs officiels, la démagogie de celui qui traduit dans les écouteurs, les promesses d'un avenir ni pour aujourd'hui ni pour demain, la vengeance au lieu de la raison, la haine et la passion au lieu de l'intelligence et de l'amour ; notre propre grimace phénoménale, notre phénoménale incrédulité et notre phénoménal tort d'exister ; la couleur du dimanche, la couleur de l'été, la couleur des corps qui se courbent ; la lâcheté et l'opportunisme de nos défenseurs, la bassesse de nos ennemis, la maladresse de nos amis ; la fin de toute civilisation – de toute authenticité – de toute individualité, de toute grandeur (fin qui s'abat déjà sur le monde) : la mort de l'homme comme tel, et de toutes ses sacrées, inspirées, nobles vanités... Oh, le cri perçant de la présidente du CDR ! L'absence de déodorant, les chaises pliantes, les films « progressistes » faits par des producteurs capitalistes, la conversion au communisme de cinéastes et de pédés millionnaires, l'épouvantable odeur à corbeau freux, l'après-midi et la sueur des mains, la cuvette des toilettes qui ne se débouche pas et les dernières déclarations de Sartre – cette insolente<sup>1</sup> fait toujours des dernières déclarations –, les lettres de la mère et les stylos algériens ; et, face à la certitude qu'il n'y a plus d'échappatoires, encore des masques dans la main, dans la danse qui se prolongera jusqu'à ce qu'on crève, et, peut-être, au-delà... Comment donc supporter tant de moqueries, tant de stupeur, tant de bruits, tant de misère imprimée et exprimée, tant de raclées, tant de confrontations, tant de figures inexistantes qui crient, tant de tristesse et d'impuissance, de furie et de douleur, quand il suffit de la légère précipitation du métal dans mon corps, de la douce corde ou du tir dans la nuque ?... Continuer ? Ne pas continuer ? Tel est le dilemme... Qu'est-ce qui nous fait résister, supporter, feindre et ne pas envoyer au diable d'un coup de pied phénoménal tant de peines, d'avilissement et de folie, sinon la stimulation de cette furieuse, divine, persistante soif de vengeance, de revanche, de comptes à rendre, de ne pas partir sans avant dire, laisser, imprimer dans l'éternité, ou n'importe où, la vérité sur cette portion d'horreur que nous avons subie et que nous subissons... ? Mourir – ne jamais rêver ? –. Mourir – peut-être rester ? – Peut-être, avant de partir, éditer

<sup>1</sup> Le personnage se moque de Jean-Paul Sartre en le féminisant.

définitivement ce qu'on ne nous permet jamais de dire et que nous sommes :  
notre unanime et incessible cri. Mourir... Peut-être rester ?

Indra Verdâtre,  
Isis Grisonnante,  
Vénus Frigide,  
Gardien de Chèvres,  
Neptune Équestre,  
Zeus Amant,  
Saturne,  
Divines Parques,  
Diane Luciférienne,  
Diane Chasseresse,  
Dieux du Plafond,  
Érinyes Furieuses,  
Bacchantes et Satyres,  
Nymphes Marines,  
Flore,  
Faune,  
Chronos,  
Petits Diables aux Ondulants Pagnes qui soutiennent  
la Sphère,  
Portier d'Hadès,  
Néréides et Petits Génies,  
Claudia Vestale,  
Claudia Romaine,  
Ouragan des Liturgies,  
Vierges Scandinaves,  
Vierges Martyres,  
Santus Medicantes,  
Santus Minable,  
Santus Santorum,  
Agnus Dei,  
Oprora Nobis,  
Indira Gandhi,  
Lagrima Christi,  
Vin de Muscat,  
Vin de Raisins,  
Touron d'Alicante,



de m'offrir mille feuilles de papier  
journal.

Ouragan des Liturgies

(tropicales),

souffle !, souffle !,  
emporte loin cette automobile  
de marque *MZ*,  
étrangement garée  
en bas de chez moi.

Évangéliste Discipliné,

laisse tes prières  
et cours calmer cette recrue  
car je la vois déjà ronronner  
réclamant d'être soignée.

Dieux noirs aux trois pattes

(une dressée),

enfilez, s'il vous plaît,  
les folles les plus revêches,  
celles qui en plus sont poètes,  
comme Joaquín bacüero<sup>2</sup> ;  
rachetez-les de tant de rhétorique,  
fatiguez-les,  
qu'elles ne me rendent plus visite cette après-midi.

Jeanne en Flammes,

viens cette nuit  
à l'heure du « pic électrique »

Thérèse au gros cul

je ne te demande pas une maison  
(ni une roseraie non plus)  
je désire seulement quatre murs  
où je puisse continuer mon  
*tacla tacla*

*tac.*

Bruno le noble, Bruno le Grand

– Ah !, Bruno le laconique malgré tant  
de feu –,

prête-moi un de tes tisons

<sup>2</sup> Dans le texte original, le nom du poète Joaquín Baquero apparaît en minuscules.

pour encrer le ruban  
de ma machine à écrire.

Avatars et petits Dieux,  
fouillez mon appartement  
et tombez sur le magnétophone  
stratégiquement placé.  
(Il doit forcément être quelque part !)  
Cherchez, cherchez bien.

Brahma (qui ne brome plus) aux  
quatre visages,

prête m'en un  
pour quand arrive le moment  
des interrogatoires.

Zeus délirant,  
de la même manière que durant la guerre de Troie  
tu sus arrêter le soleil,  
arrête maintenant ce membre  
du Ministère de l'Intérieur  
chargé de « mon cas », qui  
me surveille.

Car il s'approche déjà.

Artémise !,

oublie Xerxès  
et viens ici.

Vois qu'il n'y a plus d'art.  
Vois qu'il n'y a plus de messe.

Thétis maternelle,  
sors de la mer à nouveau,  
viens, parle avec Achéron.

Pleure à nouveau.  
Dis-lui de faire l'idiot  
et de me laisser un moment de plus.  
Dis-lui que je suis sur le point de terminer.  
Dis-lui qu'on aura toujours le temps  
pour la petite promenade... Dis-lui  
d'attendre un instant, que j'arrive,  
que j'arrive de suite,  
dis-lui...

Bonne sœur

toi qui dans la plaine de Cuauhtémoc  
renonça à la tortilla  
et te fis savante,  
arrête maintenant d'écrire à sœur Philothée  
et viens avec tes règles, tes équerres  
et tes compas, tes sphères et tes cartables,  
fais-moi un trou, un faux mur,  
un coin hermétique et inaperçu  
où je puisse cacher tous ces  
papiers sans que *eux* ne les trouvent  
jamais.

Vin de Porto,  
Divinités Chinoises,  
Divinités de Pin,  
Orange de Greffe,  
Mangue des Effilochures,  
Herbe de Guinée,  
Herbe Fétide,  
Horion, Fétiches et Orishas,  
Mensonges Sacrés,

Venez.

L'appel – prie le télégramme –  
est  
URGENT !

Et  
ils  
répondirent :

CHŒUR (faisant irruption) : *Tu répandras  
Sur la terre ton chant  
et il portera la saveur de la défaite  
la saveur de la haine et de la malédiction.*

POÈTE : et j'ajoutai : *Mon triomphe !*

(Lumière totale. Obscurité. Fin du Cinquième Acte, *Le poète.*)

**FUENTE DEL TEXTO ORIGINAL**

Arenas, Reinaldo (1986), *Persecución (Cinco piezas de teatro experimental)*, Miami, Ediciones Universal.